

NATHALIE ROELENS

La citadelle « pieds dans l'eau »

La « Gibraltar du Nord », comme on a qualifié le Luxembourg, semble mise à mal par des enjeux démographiques et sociopolitiques récents, de sorte qu'un nouvel imaginaire vient rivaliser avec celui de la forteresse monolithique, désormais obsolète, indigent. Mélusine se voit détrônée par d'autres sirènes, baleines ou requins ; le littoral européen se rapproche petit à petit ; le rocher devient petit récif ; la citadelle s'abîme dans un lac. Il n'empêche que cette reconfiguration mentale de la ville s'avère propice à l'éclosion de nouvelles formes d'art.

Luxembourg, ville forteresse

D'emblée, Lucilinburhuc a bénéficié de son site escarpé pour devenir une des places fortifiées les plus puissantes d'Europe. Louis XIV la transforma par le soin de Vauban en ensemble « formidable » au sens premier de « redoutable ». Même après son démantèlement (1867), elle demeure dans les esprits, telle une citadelle mentale, mélange de conformisme et de suffisance, aussi inexpugnable que la matérielle.

Depuis la récente « crise des migrants », l'image de la forteresse s'étend d'ailleurs à l'Europe entière. Les caricatures insistent sur ce monde barricadé, hermétique, impénétrable. En 2013, Plantu la dote de tours couronnées d'étoiles pentagones qui rappellent à la fois le drapeau européen et les ouvrages de Vauban. Le donjon circulaire souligne en outre ce que Peter Sloterdijk appelle la « monosphère divine » qui jouit d'une « immunité » contre l'écume subversive et onirique des individus-« bulles¹ ».

Qui dit forteresse dit aussi Mélusine, récit fondateur du pays qui rattache son lignage à un ancêtre féerique. Subjugué par la beauté de Mélusine, le comte Sigefroid lui avait acquis en 963 un petit château fort sur le promontoire rocheux surplombant l'Alzette. Violant l'interdit d'épier son épouse le samedi, il surprend

1 Peter Sloterdijk, *Écumes, Sphères III*, Paris, Maren Sell, 2005, p. 29.

sa vraie nature de créature hybride. De honte, celle-ci se précipite dans la rivière depuis le Bock pour réapparaître triomphante tous les sept ans, ce qui l'érigea en symbole de l'indépendance face à l'occupant. Le mythe fut vraisemblablement inspiré par la légende de la fée bâtisseuse *Mélusine ou la Noble Histoire de Lusignan* (1393) que Jean d'Arras rédigea sous l'instigation du duc de Berry, désireux de justifier la prétention de la famille Lusignan sur les terres poitevines passées sous domination anglaise. Le grand-père maternel du duc de Berry n'était autre que le Luxembourgeois Jean l'Aveugle...

Pit Péporté nous rappelle que la période romantique, friande du folklore médiéval, signa la résurgence du mythe, tandis que la ville était toujours fortifiée. Emblème de l'histoire nationale, Mélusine incarne depuis lors un « conservatisme provincial² », un protectionnisme identitaire aveugle aux mutations du pays. Gilles Deleuze voyait déjà dans le « modèle forteresse³ » un régulateur de mouvement, en l'occurrence la mobilité tourbillonnaire des nomades qui viennent y achopper. Bref, la forteresse se détourne de l'espace maritime, de *l'expérience* (πειρα) et des *pirates* (πειρατές).

Pour étayer son idée d'un Sud maritime et tolérant face à un Occident terrestre introverti, atteint de « solipsisme continental⁴ », espèce de paranoïa ontologique de vivre emmuré dans un continent, Franco Cassano oppose la verticalité du *Geviert* heideggérien – *ciel, terre, humains et dieux* – qui aurait entraîné un dogmatisme réactionnaire, borné et suffocant, à l'horizontalité de l'injonction nietzschéenne : « Envoyez vos navires sur des mers inexplorées⁵ ! » et invite à déconstruire l'hégémonie du centre en « méditerranéisant⁶ » la pensée. Cette dialectique recoupe en somme la théorie de la *sémiosphère* de Youri Lotman dans la mesure où le centre (*cosmos*) serait plus homogène, impliquant une adhésion majeure aux valeurs officielles, et la périphérie (*chaos*), hétérogène, dissidente, novatrice. L'excentré implique « l'excentrique⁷ », le hasard et l'immotivé, voire le mensonge et le péché.



Nunc condimentum, ardu in
lacinia faucibus

vous mouil

L'appel du large

De tout temps, artistes et écrivains ont investi cette périphérie, mus par un tropisme maritime en quête d'une bouffée d'air pur. Les villes côtières ont en effet la réputation d'être des antichambres de l'ailleurs, dotées de porosité sociale. Biotope d'apatrides ou de contrebandiers, c'est le lieu par excellence du cosmopolitisme mais aussi de la levée de la censure morale et, selon l'étymologie celtique de Mélusine, *Merlusigne* (brouillard de la mer), le règne du mystère et de l'équivoque.

Le bord de mer recèle en effet d'autres curiosités pisciformes. Plus étonnante que l'espadon capable de transpercer une baleine de son dard, qu'Alexandre Dumas déguste à Messine⁸, la *Sirène à la mayonnaise*, servie en 1944 dans un palais de Naples aux libérateurs/envahisseurs américains dans *La Peau* de Curzio Malaparte, met en évidence cette réalité portuaire ambivalente. De même, on comprendra mieux l'attrait de l'étrange si l'on interroge les « locaux » au sujet des étrangers venant aborder sur leur territoire, par exemple lors du débarquement allié à Naples. Ce sont les Américains qui deviennent les rustres et les Napolitains qui gardent la dignité de la vieille Europe, malgré le côté saugrenu de leurs coutumes gastronomiques mais qui rendent les américaines insipides et plates : « Une petite fille, quelque chose qui ressemblait à une petite fille, était étendue sur le dos au milieu du plateau, sur un lit de feuilles de laitue, dans une grande guirlande de branches de corail⁹. »

Cette délicatesse mi-poisson, mi-humaine, dont les yeux semblent fixer un plafond, le *Triomphe de Vénus* de Luca Giordano, révulse les convives mais pas le narrateur accoutumé aux faux-semblants baroques : « C'est un poisson, dis-je, c'est la fameuse Sirène de l'Aquarium¹⁰. » Le choc culturel entre l'ancienne gloire napolitaine, avec ses raffinements et ses outrances, et le Nouveau Monde, lisse et insipide, est plus que patent.

L'Atlantique mobilise un autre arsenal d'images tout aussi déstabilisantes. Cela s'explique par le fait que l'océan porte la réminiscence du passage au-delà des colonnes d'Hercule qui fixaient déjà dans l'imaginaire grec « le saut entre une mer qui reste entre les terres et l'infinie étendue de l'océan¹¹ ». Dante condamne par une spectaculaire noyade le « vol fou » (« *folle volo*¹² ») d'Ulysse, dont la soif de connaissance l'avait poussé à franchir le détroit de Gibraltar. On retrouve toutefois

2 Pit Péporté, « Melusina », *Lieux de mémoire au Luxembourg. Usages du passé et construction nationale*, Sonja Kmec, Benoît Majerus, Michel Margue & Pit Péporté (dir.), Luxembourg, Saint-Paul, 2007, p. 59.
3 Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Mille plateaux*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1980, p. 480.
4 Franco Cassano, *Il pensiero meridiano*, Bari, Laterza, 1996, p. 22.
5 *Ibid.*, p. 38.
6 *Ibid.*, p. XXV.
7 Youri Lotman, *La Sémiosphère*, Limoges, PULIM, 1999, p. 126.

8 Alexandre Dumas, *Le Speronare* [1842], Paris, Desjonquères, 1988, p. 118.
9 Curzio Malaparte, *La Peau*, Paris, Denoël, 1949, p. 285.
10 *Ibid.*
11 Franco Cassano, *Il pensiero meridiano*, Bari, Laterza, 1996, p. 23.
12 Dante Alighieri, *La Divine Comédie, L'Enfer*, trad. par Jacqueline Risset, Paris, Flammarion, 1999, p. XXVI.

Ulysse dans le toponyme Lisbonne (*Ulispona*) suivant la thèse exocéanique de son périple. Cette ville de l'Extrême-Occident incarne plus que toute autre ce balcon sur l'infini, lieu d'où l'on part sans garantie de retour. Toute la ville est aimantée par le port, qui permet d'échapper aux tentacules de l'Europe que Philippe Soupault qualifie de « monstrueuse pieuvre » dans *Carte Postale* (1926).

Si l'on passe du Finistère du sud au Finistère breton, nous retrouvons le même parfum de nihilisme des confins. Dans son roman terraque *Querelle de Brest* (1947), Jean Genet nimbe la ville d'une atmosphère favorable à « l'éclosion d'un meurtre¹³ », alliant poétiquement la grâce au stupre jusqu'à tout innocenter. Ainsi, la patronne de La Féria, le bordel de Brest, est-elle « une perle océanienne parmi les nacres d'une huître qui peut ouvrir sa valve quand elle veut¹⁴ » et « cet officier qui cherchait des bites » un pêcheur qui « dans les rochers, cherche l'anguille¹⁵ ». Querelle, dès lors qu'il revient de loin, est « comparable à l'ange de l'Apocalypse dont les pieds reposent sur la mer¹⁶ ». Et celle-ci de lui conférer une impunité dès lors qu'il remonte « d'un domaine où [il connut] les sirènes et des monstres plus étonnants¹⁷ ».

Basculement paradigmatique

Notre polarité initiale se met à vaciller au contact de la mondialisation maritime actuelle qui a déterminé un réel chassé-croisé : la ville portuaire centrifuge se voit renfermée sur des remparts identitaires et, en revanche, les villes centripètes voient le verrou de l'esprit-forteresse sauter et s'ouvrir à l'altérité.

La figure du port perd sa populace haute en couleur et son vacarme joyeux au profit de la désolation des terminaux métalliques. Dans *Gomorra* de Roberto Saviano (2006), la mafia, cette honorable société où *mafieux* voulait dire flamboyant, gracieux, a été progressivement supplantée par la finance internationale, tandis que le trafic globalisant illégal a remplacé la route des épices ou de la soie. Ironie de l'Histoire, ce sont les images de la forteresse qui s'imposent dorénavant : « La mer du golfe ressemble à une immense baignoire remplie d'hydrocarbures, non d'eau, et bordée par le quai couvert de milliers de conteneurs multicolores telle une barrière infranchissable, Naples est entourée par une muraille de marchandises, des remparts qui ne protègent pas la ville : c'est au contraire la ville qui défend ses remparts¹⁸. »

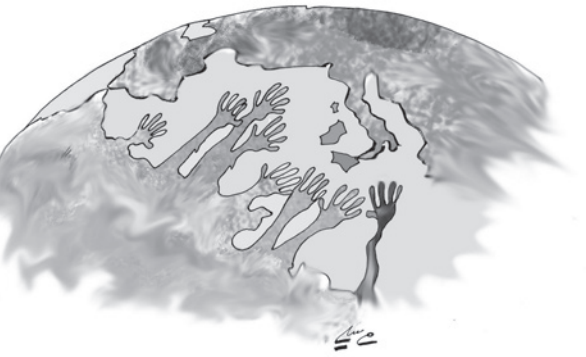
13 Jean Genet, *Querelle de Brest* [1947], Paris, Gallimard, 1953, p. 68.
14 *Ibid.*, p. 29.
15 *Ibid.*, p. 87.
16 *Ibid.*, p. 14.
17 *Ibid.*, p. 10.
18 Roberto Saviano, *Gomorra* [2006], Paris, Gallimard, 2007, p 19.

Europe peau de chagrin

Il va sans dire que l'Europe subit plus que jamais un triple rétrécissement : géographique, moral et imaginaire. Sur la projection cartographique de Peters (~~vert~~) qui redimensionne celle de Mercator (~~noir~~) le Luxembourg se retrouve quasiment les pieds dans l'eau, car il fait désormais partie de cet appendice occidental, ce « petit cap du continent asiatique¹⁹ » auquel Paul Valéry relégua l'ancienne « précellence » de l'Europe en 1919.



Théodore Géricault, *Le Radeau de la Méduse*, 1819



Farid Ben Morsli, *Reaching out to Europe*, 2009

Le réchauffement climatique transforme à son tour l'insouciance érotisée du tourisme balnéaire en zone submersible et la mer devient un élément indomptable à endiguer. Enfin, si des *sirènes* retentissent sur les bords de l'Europe, ce sont celles des garde-frontières. Les îles Canaries sont le théâtre d'un nouveau *Radeau de la Méduse*, non pas la frégate peinte par Théodore Géricault en 1819, qui accable la Restauration de Louis XVIII pour sa politique d'expansion coloniale, mais un radeau inversé, pirogue de fortune embarquant du Sénégal vers l'Europe des migrants à la merci de passeurs sans scrupules. Le *Rock* de Gibraltar et le *Bock* luxembourgeois sont réduits à de pauvres et chimériques *récifs* : « Notre âme est un trois-mâts cherchant son Icarie / [...] Ne trouve qu'un récif aux clartés du matin²⁰. »

Tony Cragg transfigure cette « scène de naufrage » dans son œuvre exposée au Mudam en 2017, barque détournée de son usage, hérissée de clous, épave devenue corail, charriant les vestiges disparates d'un vécu abîmé en mer. Des caricatures, comme celle de Farid Ben Morsli, montrent en revanche que le Sud nous « regarde », nous « touche ».

19 Paul Valéry, « La Crise de l'esprit » [1919], dans *Œuvres complètes*, t. I, Paris, Gallimard, coll. La Pléiade, 1957, p. 995.
20 Charles Baudelaire, « Le Voyage », dans *Les Fleurs du mal* [1861], Paris, Librairie générale française « Le Livre de poche », 1999, p. 187.

Ce rétrécissement et cette blessure narcissique vont jusqu'à l'implosion dans la fable dramaturgique de Ian De Toffoli *L'homme qui ne retrouvait plus son pays*, qui donne un coup de grâce sur le mode absurde à ce « lopin de terre trop petit même pour que le mot “patriotisme” ait un sens²¹ ». La scène se situe à l'intersection entre la Belgique, la France et l'Allemagne – parodie de la formule « carrefour des nations » de Jean Monnet –, au bord d'un lac qui aurait englouti le pays d'origine du personnage. De Toffoli campe une baraque à frites, digne d'un film des frères Dardenne, tenu par un souverain fugueur, une altesse qui a refoulé son fief animé par l'appât du gain et pusillanime, annonceur de la « politique de l'autruche » – bestiaire oblige ! – dénoncée dans la pièce *Terres arides* (2020). L'évocation du mythe de Babel, « ce peuple n'a jamais réussi à finir la construction pour la simple raison que les commanditaires de la tour ne parlaient pas la même langue²² », renoue avec une interprétation sécularisée de l'épisode biblique par Roger Caillois qui y voit une entreprise *vaine* dans la mesure où ses constructeurs sont devenus *vaniteux*, en proie à la veulerie et à l'égoïsme. La confusion des langues ne serait pas l'effet d'une intervention surnaturelle, mais la conséquence du dérèglement de la conduite des ouvriers : « Au point de désordre où ils se trouvaient, il n'était plus très important qu'ils se comprissent²³. »

La *Tour de Babel* de Pieter Brueghel l'Ancien (1563), allégorie des Pays-Bas espagnols (Nemrod en Philippe II au premier plan) et de la cité portuaire d'Anvers en pleine expansion et tiraillée par les luttes religieuses au XVI^e siècle, préfigure-t-elle le Luxembourg du XXI^e siècle ? Brueghel montre une ville-chantier – spéculation immobilière avant la lettre ? –, où les corps de métier sont absorbés par leur tâche, chacun vaquant à ses occupations, indifférents à la menace divine imminente. Or, ce conglomérat d'aspirations concurrentes est une émulation stérile car l'inachèvement et la béance guettent.

Requins, baleines, sirènes

Revenons à nos sirènes. L'une ne retrouve pas son pays, l'autre ~~ne fuit un pays~~ parce que sa maison est « la gueule d'un requin ». Guillaume Poix dans *Là d'où je viens a disparu* (2020) rend hommage, par cette formule qui ponctue son roman, à la poétesse britannico-somalienne Warsan Shire : « *No one leaves home unless home is the mouth of a shark*²⁴ ». Des requins mais aussi des baleines accostent au Luxembourg. La baleine, ni poisson ni mammifère, est pour Jean Portante l'emblème

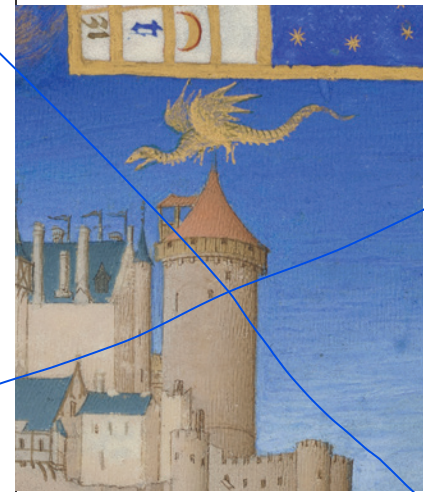
Brueghel

21 Ian De Toffoli, *L'homme qui ne retrouvait plus son pays*, Bridel, Hydre, 2012, p. 24.
22 *Ibid.*, p. 22.
23 Roger Caillois, *Babel*, Paris, Gallimard, 1946, p. 113.
24 Guillaume Poix, *Là d'où je viens a disparu*, Paris, Gallimard, 2020, p. 191.

de la double nature de beaucoup de Luxembourgeois d'origine étrangère : « [...] donc, les cétacés allèrent à la mer et y restèrent. Des millions d'années passées dans l'eau leur donnèrent cette allure pisciforme si particulière²⁵ ». Néanmoins le poumon respire toujours la langue d'origine.



Serge Ecker, *Melusina*, 2015



Les frères Limbourg, *Le mois de mars* (détail), 1416

Les sirènes ne sont toutefois pas en reste. La *Melusina* fluviale, ophélienne, légendaire de Serge Ecker (2015), penchée vers l'Alzette en une attitude nostalgique et timorée, les bras pudiquement croisés, a cédé la place à une *Melusina Mater* de Bettina Scholl-Sabbatini (2020), érigée devant la maternité du CHL, radieuse, aérienne, les seins dardés vers le ciel, et dont l'absence de tête rappelant le « Archaischer Torso Apollos » (1908) de Rilke nous scrute. L'avatar ailé de Melusina a en tout cas quitté ses oripeaux identitaires et passéistes, pour se tourner vers l'avenir et l'universel. La morphologie des deux statues accentue ce glissement sémantique : tant la première est géométrique (réalisée à partir d'un scan tridimensionnel d'une femme réelle – sans doute une Luxembourgeoise), tant la seconde est sinueuse et sensuelle, pleine d'élan, ayant déjà voyagé à Rome où sa sœur dorée trône depuis 2015 sur le toit de l'Academia Belgica, équivoque, matrice des possibles, *chora*, réceptacle, et encore, zoomorphe, à la fois ailée comme les chimères de la mythologie grecque, anguipède comme le dragon volant au-dessus du château de Lusignan, et pisciforme par sa nageoire caudale, véritable syncrétisme entre terre et mer, fée des terres et sorcière des mers, *mère-lusigne* et *mer-lusigne*.

PSA unol

L'Europe comme salut

Ce n'est qu'à cette condition que la sirène redeviendra princesse Europe, le regard tourné vers ses origines phéniciennes (« *litusque ablata relictum/respicit* », Ovide, *Métamorphoses*, livre II, vers 873-874), vers ce bassin oriental de la Méditerranée que Valéry qualifiait de « pré-Europe » : « Smyrne et Alexandrie sont d'Europe comme Athènes et Marseille²⁶ ». Thèse confirmée par Fernand Braudel : « Les “premières civilisations” sont nées dans la Méditerranée orientale du Proche-Orient²⁷. » Ce n'est qu'à condition d'une tolérance culturelle que le Luxembourg

Cigret

25 Jean Portante, *La Mémoire de la baleine*, Bordeaux, Le Castor Astral, 1999, p. 30.
26 Paul Valéry, « La Crise de l'esprit », *op. cit.*, p. 996-997.
27 Fernand Braudel, *La Méditerranée* [1977], Paris, Flammarion, 2017, p. 79.

redeviendra européen au sens noble du terme (pourvoyeur de liberté) et un véritable levier pour des pratiques nouvelles²⁸.

Même si l’Europe est tenue de se réinventer, elle garde son pouvoir d’aimantation culturelle d’antan. Malaparte posait déjà l’équation entre Naples et l’Europe devant le général américain ahuri : « Toute l’Europe est comme Naples, dis-je. [...] Quand Naples était une des plus célèbres capitales de l’Europe, une des plus grandes villes du monde, il y avait de tout à Naples ; il y avait Londres, Paris, Madrid, Vienne, il y avait toute l’Europe. [...] C’est le destin de l’Europe de devenir Naples. Si vous restez quelque temps en Europe, vous deviendrez vous aussi des Napolitains²⁹. »

Hermann Hesse, dans *Le Loup des Steppes*, souligne la mystérieuse séduction d’une « musique de jazz endiablée, intense et brute » qui, par sa « fougue joyeuse et sauvage », s’oppose à la décadence du beau et du sacré émanant d’« une ridicule petite minorité de névrosés à l’esprit compliqué, que l’on oublierait et que l’on raillerait demain³⁰. » Dans « Vers l’Europe », enfin, Truman Capote insiste sur un petit tableau idyllique au bord du lac de Garde : une harpe irlandaise, des vieillards jetant des peaux de figues dans le lac et trois cygnes qui froissent les joncs, une raison suffisante à son sens de venir en Europe : « C’était donc vrai que j’avais été vers l’Europe rien que pour pouvoir, de nouveau, regarder avec étonnement³¹. » Le Luxembourg gagnerait à profiter encore davantage de cette pliure ontologique, de cette *complexité (plectere)* inhérente à sa géopolitique. Montaigne, dans son *Voyage en Italie*, décrit le Tyrol « comme une robe que nous ne voyons que plissée ; mais que si elle estoit epandue, ce seroit un fort grand país », de même Rome s’avère « une sorte de Mappemonde en relief, où l’on peut voir en abrégé l’Égypte et l’Asie, la Grèce et tout l’Empire Romain, le Monde ancien et moderne. Quand on a bien vu Rome,



James Ensor, *L'appel de la sirène*, 1893

28 Quelques exemples de cette hospitalité culturelle : un film, *Eldorado*, collaboration de trois réalisateurs (Rui Abreu, Thierry Besseling, Loïc Tanson) ; un festival de jazz expérimental, RESET, résidence à Neumünster de huit musiciens originaires de pays différents ; un concept gastronomique, *Cook Moll*, un livre de recettes préparées par les expatriés au Luxembourg ; un rendez-vous théâtral transfrontalier, *Textes Sans Frontières* ; un prix littéraire, Frontières, parrainé par Léonora Miano ; Esch 2022, ville européenne de la culture.

29 Curzio Malaparte, *La Peau*, op. cit., p. 248.

30 Hermann Hesse, *Le Loup des Steppes* [1927], Paris, Calmann-Lévy, 2004, p. 59-60.

31 Truman Capote, « Vers l’Europe », dans *Les chiens aboient* [1973], Paris, Gallimard, 1977, p. 142.

on a beaucoup voyagé³². » Régis Debray tire un théorème de ce creuset d’apports : Amérique du Nord, « minimum de diversité dans un maximum d’espace » et Europe, « maximum de diversité dans un minimum d’espace », garant d’« un summum de civilisation³³ », civilisation non mégalomane et en perdition comme la Psyché européenne désavouée par Valéry mais une opportunité de cohabitation, voire de convivance, de « vivre-ensemble » qui fait l’objet d’un projet de loi³⁴, mieux encore, une oreille tendue vers l’appel ensorceleur ou narquois de toutes les sirènes du monde.

32 Michel de Montaigne, *Journal du voyage en Italie (Par la Suisse & l’Allemagne) en 1580 & 1581*, éd. M. de Querlon, Paris, Libraire Le Jay, 1774, p. 14.

33 Régis Debray, *Éloge des frontières*, Paris, Gallimard, 2010, p. 15-16.

34 « Bientôt une loi pour améliorer l’intégration », *L’essentiel*, 29 janvier 2021, p. 8.

La citadelle « pieds dans l’eau »

La « Gibraltar du Nord », comme on a qualifié le Luxembourg, semble mise à mal par des enjeux démographiques et sociopolitiques récents, de sorte qu’un nouvel imaginaire vient rivaliser avec celui de la forteresse monolithique, désormais obsolète, indigent. Mélusine se voit détrônée par d’autres sirènes, baleines ou requins ; le littoral européen se rapproche petit à petit ; le rocher devient petit récif ; la citadelle s’abîme dans un lac. Il n’empêche que cette reconfiguration mentale de la ville s’avère propice à l’éclosion de nouvelles formes d’art.

Luxembourg, ville forteresse

D’emblée, Lucilinburhuc a bénéficié de son site escarpé pour devenir une des places fortifiées les plus puissantes d’Europe. Louis XIV la transforma par le soin de Vauban en ensemble « formidable » au sens premier de « redoutable ». Même après son démantèlement (1867), elle demeure dans les esprits, telle une citadelle mentale, mélange de conformisme et de suffisance, aussi inexpugnable que la matérielle.

Depuis la récente « crise des migrants », l’image de la forteresse s’étend d’ailleurs à l’Europe entière. Les caricatures insistent sur ce monde barricadé,

hermétique, impénétrable. En 2013, Plantu la dote de tours couronnées d'étoiles pentagones qui rappellent à la fois le drapeau européen et les ouvrages de Vauban. Le donjon circulaire souligne en outre ce que Peter Sloterdijk appelle la « monosphère divine » qui jouit d'une « immunité » contre l'écume subversive et onirique des individus-« bulles¹ ».

Qui dit forteresse dit aussi Mélusine, récit fondateur du pays qui rattache son lignage à un ancêtre féerique. Subjugué par la beauté de Mélusine, le comte Sigefroid lui avait acquis en 963 un petit château fort sur le promontoire rocheux surplombant l'Alzette. Violant l'interdit d'épier son épouse le samedi, il surprend sa vraie nature de créature hybride. De honte, celle-ci se précipite dans la rivière depuis le Bock pour réapparaître triomphante tous les sept ans, ce qui l'érigea en symbole de l'indépendance face à l'occupant. Le mythe fut vraisemblablement inspiré par la légende de la fée bâtisseuse *Mélusine ou la Noble Histoire de Lusignan* (1393) que Jean d'Arras rédigea sous l'instigation du duc de Berry, désireux de justifier la prétention de la famille Lusignan sur les terres poitevines passées sous domination anglaise. Le grand-père maternel du duc de Berry n'était autre que le Luxembourgeois Jean l'Aveugle...

Pit Péporté nous rappelle que la période romantique, friande du folklore médiéval, signa la résurgence du mythe, tandis que la ville était toujours fortifiée. Emblème de l'histoire nationale, Mélusine incarne depuis lors un « conservatisme provincial² », un protectionnisme identitaire aveugle aux mutations du pays. Gilles Deleuze voyait déjà dans le « modèle forteresse³ » un régulateur de mouvement, en l'occurrence la mobilité tourbillonnaire des nomades qui viennent y achopper. Bref, la forteresse se détourne de l'espace maritime, de l'*expérience* (πειρα) et des *pirates* (πειρατές).

Pour étayer son idée d'un Sud maritime et tolérant face à un Occident terrestre introverti, atteint de « solipsisme continental⁴ », espèce de paranoïa ontologique de vivre emmuré dans un continent, Franco Cassano oppose la verticalité du *Geviert* heideggérien – *ciel, terre, humains et dieux* – qui aurait entraîné un dogmatisme réactionnaire, borné et suffocant, à l'horizontalité de l'injonction nietzschéenne : « Envoyez vos navires sur des mers inexplorées⁵ ! » et invite à déconstruire

1 Peter Sloterdijk, *Écumes, Sphères III*, Paris, Maren Sell, 2005, p. 29.
2 Pit Péporté, « Melusina », *Lieux de mémoire au Luxembourg. Usages du passé et construction nationale*, Sonja Kmec, Benoît Majerus, Michel Margue & Pit Péporté (dir.), Luxembourg, Saint-Paul, 2007, p. 59.
3 Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Mille plateaux*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1980, p. 480.
4 Franco Cassano, *Il pensiero meridiano*, Bari, Laterza, 1996, p. 22.
5 *Ibid.*, p. 38.

l'hégémonie du centre en « méditerranéisant⁶ » la pensée. Cette dialectique recoupe en somme la théorie de la *sémiosphère* de Youri Lotman dans la mesure où le centre (*cosmos*) serait plus homogène, impliquant une adhésion majeure aux valeurs officielles, et la périphérie (*chaos*), hétérogène, dissidente, novatrice. L'excentré implique « l'excentrique⁷ », le hasard et l'immotivé, voire le mensonge et le péché.

L'appel du large

De tout temps, artistes et écrivains ont investi cette périphérie, mus par un tropisme maritime en quête d'une bouffée d'air pur. Les villes côtières ont en effet la réputation d'être des antichambres de l'ailleurs, dotées de porosité sociale. Biotope d'apatrides ou de contrebandiers, c'est le lieu par excellence du cosmopolitisme mais aussi de la levée de la censure morale et, selon l'étymologie celtique de Mélusine, *Merlusigne* (brouillard de la mer), le règne du mystère et de l'équivoque.

Le bord de mer recèle en effet d'autres curiosités pisciformes. Plus étonnante que l'espadon capable de transpercer une baleine de son dard, qu'Alexandre Dumas déguste à Messine⁸, la *Sirène à la mayonnaise*, servie en 1944 dans un palais de Naples aux libérateurs/envahisseurs américains dans *La Peau* de Curzio Malaparte, met en évidence cette réalité portuaire ambivalente. De même, on comprendra mieux l'attrait de l'étrange si l'on interroge les « locaux » au sujet des étrangers venant aborder sur leur territoire, par exemple lors du débarquement allié à Naples. Ce sont les Américains qui deviennent les rustres et les Napolitains qui gardent la dignité de la vieille Europe, malgré le côté saugrenu de leurs coutumes gastronomiques mais qui rendent les américaines insipides et plates : « Une petite fille, quelque chose qui ressemblait à une petite fille, était étendue sur le dos au milieu du plateau, sur un lit de feuilles de laitue, dans une grande guirlande de branches de corail⁹. »

Cette délicatesse mi-poisson, mi-humaine, dont les yeux semblent fixer un plafond, le *Triomphe de Vénus* de Luca Giordano, révolse les convives mais pas le narrateur accoutumé aux faux-semblants baroques : « C'est un poisson, dis-je,

6 *Ibid.*, p. XXV.
7 Youri Lotman, *La Sémiosphère*, Limoges, PULIM, 1999, p. 126.
8 Alexandre Dumas, *Le Speronare* [1842], Paris, Desjonquères, 1988, p. 118.
9 Curzio Malaparte, *La Peau*, Paris, Denoël, 1949, p. 285.

c’est la fameuse Sirène de l’Aquarium¹⁰. » Le choc culturel entre l’ancienne gloire napolitaine, avec ses raffinements et ses outrances, et le Nouveau Monde, lisse et insipide, est plus que patent.

L’Atlantique mobilise un autre arsenal d’images tout aussi déstabilisantes. Cela s’explique par le fait que l’océan porte la réminiscence du passage au-delà des colonnes d’Hercule qui fixaient déjà dans l’imaginaire grec « le saut entre une mer qui reste entre les terres et l’infinie étendue de l’océan¹¹ ». Dante condamne par une spectaculaire noyade le « vol fou » (« *folle volo*¹² ») d’Ulysse, dont la soif de connaissance l’avait poussé à franchir le détroit de Gibraltar. On retrouve toutefois Ulysse dans le toponyme Lisbonne (*Ulispona*) suivant la thèse exocéanique de son périple. Cette ville de l’Extrême-Occident incarne plus que toute autre ce balcon sur l’infini, lieu d’où l’on part sans garantie de retour. Toute la ville est aimantée par le port, qui permet d’échapper aux tentacules de l’Europe que Philippe Soupault qualifie de « monstrueuse pieuvre » dans *Carte Postale* (1926).

Si l’on passe du Finistère du sud au Finistère breton, nous retrouvons le même parfum de nihilisme des confins. Dans son roman terraque *Querelle de Brest* (1947), Jean Genet nimbe la ville d’une atmosphère favorable à « l’éclosion d’un meurtre¹³ », alliant poétiquement la grâce au stupre jusqu’à tout innocenter. Ainsi, la patronne de La Féria, le bordel de Brest, est-elle « une perle océanienne parmi les nacres d’une huître qui peut ouvrir sa valve quand elle veut¹⁴ » et « cet officier qui cherchait des bites » un pêcheur qui « dans les rochers, cherche l’anguille¹⁵ ». Querelle, dès lors qu’il revient de loin, est « comparable à l’ange de l’Apocalypse dont les pieds reposent sur la mer¹⁶ ». Et celle-ci de lui conférer une impunité dès lors qu’il remonte « d’un domaine où [il connut] les sirènes et des monstres plus étonnants¹⁷ ».

Basculement paradigmatique

Notre polarité initiale se met à vaciller au contact de la mondialisation maritime actuelle qui a déterminé un réel chassé-croisé : la ville portuaire centrifuge se voit renfermée sur des remparts identitaires et, en revanche, les villes centripètes

voient le verrou de l’esprit-forteresse sauter et s’ouvrir à l’altérité.

La figure du port perd sa populace haute en couleur et son vacarme joyeux au profit de la désolation des terminaux métalliques. Dans *Gomorra* de Roberto Saviano (2006), la mafia, cette honorable société où *mafieux* voulait dire flamboyant, gracieux, a été progressivement supplantée par la finance internationale, tandis que le trafic globalisant illégal a remplacé la route des épices ou de la soie. Ironie de l’Histoire, ce sont les images de la forteresse qui s’imposent dorénavant : « La mer du golfe ressemble à une immense baignoire remplie d’hydrocarbures, non d’eau, et bordée par le quai couvert de milliers de conteneurs multicolores telle une barrière infranchissable, Naples est entourée par une muraille de marchandises, des remparts qui ne protègent pas la ville : c’est au contraire la ville qui défend ses remparts¹⁸. »

Europe peau de chagrin

Il va sans dire que l’Europe subit plus que jamais un triple rétrécissement : géographique, moral et imaginaire. Sur la projection cartographique de Peters (vert) qui redimensionne celle de Mercator (noir), le Luxembourg se retrouve quasiment les pieds dans l’eau, car il fait désormais partie de cet appendice occidental, ce « petit cap du continent asiatique¹⁹ » auquel Paul Valéry relégua l’ancienne « précellence » de l’Europe en 1919.

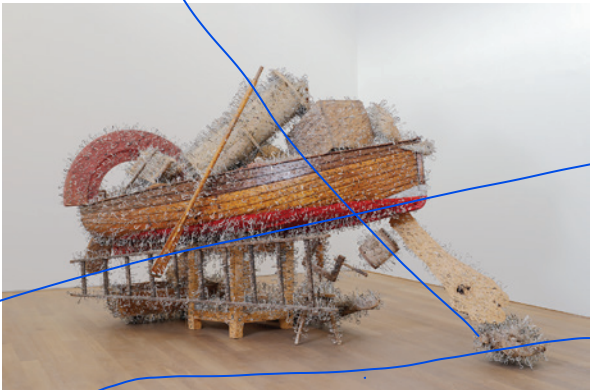
Le réchauffement climatique transforme à son tour l’insouciance érotisée du tourisme balnéaire en zone submersible et la mer devient un élément indomptable à endiguer. Enfin, si des *sirènes* retentissent sur les bords de l’Europe, ce sont celles des garde-frontières. Les îles Canaries sont le théâtre d’un nouveau *Radeau de la Méduse*, non pas la frégate peinte par Théodore Géricault en 1819, qui accable la Restauration de Louis XVIII pour sa politique d’expansion coloniale, mais un radeau inversé, pirogue de fortune embarquant du Sénégal vers l’Europe des migrants à la merci de passeurs sans scrupules. Le *Rock* de Gibraltar et le *Bock* luxembourgeois sont réduits à de pauvres et chimériques *récifs* : « Notre âme est un trois-mâts cherchant son Icarie / [...] Ne trouve qu’un récif aux clartés du matin²⁰. »

Tony Cragg transfigure cette « scène de naufrage » dans son œuvre exposée au Mudam en 2017, barque détournée de son usage, hérissée de clous, épave devenue

¹⁰ *Ibid.*
¹¹ Franco Cassano, *Il pensiero meridiano*, Bari, Laterza, 1996, p. 23.
¹² Dante Alighieri, *La Divine Comédie, L'Enfer*, trad. par Jacqueline Risset, Paris, Flammarion, 1999, p. XXVI.
¹³ Jean Genet, *Querelle de Brest* [1947], Paris, Gallimard, 1953, p. 68.
¹⁴ *Ibid.*, p. 29.
¹⁵ *Ibid.*, p. 87.
¹⁶ *Ibid.*, p. 14.
¹⁷ *Ibid.*, p. 10.

¹⁸ Roberto Saviano, *Gomorra* [2006], Paris, Gallimard, 2007, p 19.
¹⁹ Paul Valéry, « La Crise de l'esprit » [1919], dans *Œuvres complètes*, t. I, Paris, Gallimard, coll. La Pléiade, 1957, p. 995.
²⁰ Charles Baudelaire, « Le Voyage », dans *Les Fleurs du mal* [1861], Paris, Librairie générale française « Le Livre de poche », 1999, p. 187.

corail, charriant les vestiges disparates d'un vécu abîmé en mer. Des caricatures, comme celle de Farid Ben Morsli, montrent en revanche que le Sud nous « regarde », nous « touche ». Ce rétrécissement et cette blessure narcissique vont jusqu'à l'implosion dans la fable dramaturgique de Ian De Toffoli *L'homme qui ne retrouvait plus son pays*, qui donne un coup de grâce sur le mode absurde à ce « lopin de terre trop petit même pour que le mot "patriotisme" ait un sens²¹ ». La scène se situe à l'intersection entre la Belgique, la France et l'Allemagne – parodie de la formule « carrefour des nations » de Jean Monnet –, au bord d'un lac qui aurait englouti le pays d'origine du personnage. De Toffoli campe une baraque à frites, digne d'un film des frères Dardenne, tenu par un souverain fugueur, une altesse qui a refoiné son fief animé par l'appât du gain et pusillanime, annonciateur de la « politique de l'autruche » – bestiaire oblige ! – dénoncée dans la pièce *Terres arides* (2020). L'évocation du mythe de Babel, « ce peuple n'a jamais réussi à finir la construction pour la simple raison que les commanditaires de la tour ne parlaient pas la même langue²² », renoue avec une interprétation sécularisée de l'épisode biblique par Roger Caillois qui y voit une entreprise *vaine* dans la mesure où ses constructeurs sont devenus *vaniteux*, en proie à la veulerie et à l'égoïsme. La confusion des langues ne serait pas l'effet d'une intervention surnaturelle, mais la conséquence du dérèglement de la conduite des ouvriers : « Au point de désordre où ils se trouvaient, il n'était plus très important qu'ils se comprissent²³. »



Cragg



Brueghel l'Ancien, *La tour de Babel*, 1563

La *Tour de Babel* de Pieter Brueghel l'Ancien (1563), allégorie des Pays-Bas espagnols (Nemrod en Philippe II au premier plan) et de la cité portuaire d'Anvers en pleine expansion et tiraillée par les luttes religieuses au XVI^e siècle, préfigure-t-elle le Luxembourg du XXI^e siècle ? Brueghel montre une ville-chantier – spéculation immobilière avant la lettre ? –, où les corps de métier sont absorbés par leur tâche, chacun vaquant à ses occupations, indifférents à la menace divine imminente. Or, ce conglomérat d'aspirations concurrentes est une émulation stérile car l'inachèvement

²¹ Ian De Toffoli, *L'homme qui ne retrouvait plus son pays*, Bridel, Hydre, 2012, p. 24.

²² *Ibid.*, p. 22.

²³ Roger Caillois, *Babel*, Paris, Gallimard, 1946, p. 113.

et la béance guettent.

Requins, baleines, sirènes

Revenons à nos sirènes. L'une ne retrouve pas son pays, l'autre fuit un pays parce que sa maison est « la gueule d'un requin ». Guillaume Poix dans *Là d'où je viens a disparu* (2020) rend hommage, par cette formule qui ponctue son roman, à la poétesse britannico-somalienne Warsan Shire : « *No one leaves home unless home is the mouth of a shark*²⁴ ». Des requins mais aussi des baleines accostent au Luxembourg. La baleine, ni poisson ni mammifère, est pour Jean Portante l'emblème de la double nature de beaucoup de Luxembourgeois d'origine étrangère : « [...] donc, les cétacés allèrent à la mer et y restèrent. Des millions d'années passées dans l'eau leur donnèrent cette allure pisciforme si particulière²⁵ ». Néanmoins le poumon respire toujours la langue d'origine.

Les sirènes ne sont toutefois pas en reste. La *Melusina* fluviale, ophélienne, légendaire de Serge Ecker (2015), penchée vers l'Alzette en une attitude nostalgique et timorée, les bras pudiquement croisés, a cédé la place à une *Melusina Mater* de Bettina Scholl-Sabbatini (2020), érigée devant la maternité du CHL, radieuse, aérienne, les seins dardés vers le ciel, et dont l'absence de tête rappelant le « Archaischer Torso Apollos » (1908) de Rilke nous scrute. L'avatar ailé de Melusina a en tout cas quitté ses oripeaux identitaires et passéistes, pour se tourner vers l'avenir et l'universel. La morphologie des deux statues accentue ce glissement sémantique : tant la première est géométrique (réalisée à partir d'un scan tridimensionnel d'une femme réelle – sans doute une Luxembourgeoise), tant la seconde est sinueuse et sensuelle, pleine d'élan, ayant déjà voyagé à Rome où sa sœur dorée trône depuis 2015 sur le toit de l'Academia Belgica, équivoque, matrice des possibles, *chora*, réceptacle, et encore, zoomorphe, à la fois ailée comme les chimères de la mythologie grecque, anguipède comme le dragon volant au-dessus du château de Lusignan, et pisciforme par sa nageoire caudale, véritable syncrétisme entre terre et mer, fée des terres et sorcière des mers, *mère-lusigne* et *mer-lusigne*.

L'Europe comme salut

Ce n'est qu'à cette condition que la sirène redeviendra princesse Europe, le regard tourné vers ses origines phéniciennes (« *litusque ablata relictum/respicit* », Ovide, *Métamorphoses*, livre II, vers 873-874), vers ce bassin oriental de la Méditerranée que Valéry qualifiait de « pré-Europe » : « Smyrne et Alexandrie sont

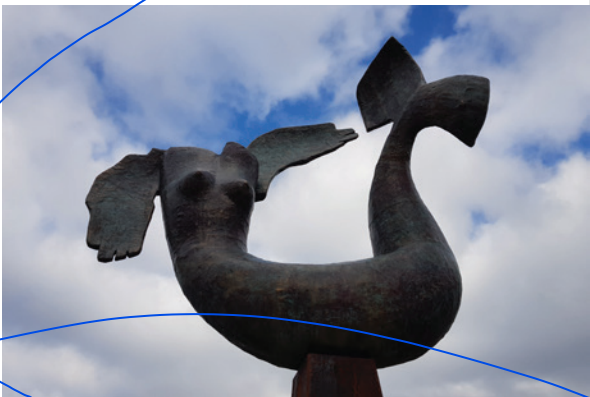
²⁴ Guillaume Poix, *Là d'où je viens a disparu*, Paris, Gallimard, 2020, p. 191.

²⁵ Jean Portante, *La Mémoire de la baleine*, Bordeaux, Le Castor Astral, 1999, p. 30.

d'Europe comme Athènes et Marseille²⁶ ». Thèse confirmée par Fernand Braudel : « Les “premières civilisations” sont nées dans la Méditerranée orientale du Proche-Orient²⁷. » Ce n'est qu'à condition d'une tolérance culturelle que le Luxembourg redeviendra européen au sens noble du terme (pourvoyeur de liberté) et un véritable levier pour des pratiques nouvelles²⁸.

Même si l'Europe est tenue de se réinventer, elle garde son pouvoir d'aimantation culturelle d'antan. Malaparte posait déjà l'équation entre Naples et l'Europe devant le général américain ahuri : « Toute l'Europe est comme Naples, dis-je [...] Quand Naples était une des plus célèbres capitales de l'Europe, une des plus grandes villes du monde, il y avait de tout à Naples ; il y avait Londres, Paris, Madrid, Vienne, il y avait toute l'Europe. [...] C'est le destin de l'Europe de devenir Naples. Si vous restez quelque temps en Europe, vous deviendrez vous aussi des Napolitains²⁹. »

Hermann Hesse, dans *Le Loup des Steppes*, souligne la mystérieuse séduction d'une « musique de jazz endiablée, intense et brute » qui, par sa « fougue joyeuse et sauvage », s'oppose à la décadence du beau et du sacré émanant d'« une ridicule petite minorité de névrosés à l'esprit compliqué, que l'on oublierait et que l'on raillerait demain³⁰. » Dans « Vers l'Europe », enfin, Truman Capote insiste sur un petit tableau idyllique au bord du lac de Garde : une harpe irlandaise, des vieillards jetant des peaux de figes dans le lac et trois cygnes qui froissent les joncs, une raison suffisante à son sens de venir en Europe : « C'était donc vrai que j'avais été vers l'Europe rien que



Bettina Scholl-Sabbatini, *Melusina Mater*, 2020



Gillis Coignet, *L'Enlèvement d'Europe*, 1598

pour pouvoir, de nouveau, regarder avec étonnement³¹. » Le Luxembourg gagnerait à profiter encore davantage de cette pliure ontologique, de cette *complexité (plectere)* inhérente à sa géopolitique. Montaigne, dans son *Voyage en Italie*, décrit le Tyrol « comme une robe que nous ne voyons que plissée ; mais que si elle estoit epandue, ce seroit un fort grand païs », de même Rome s'avère « une sorte de Mappemonde en relief, où l'on peut voir en abrégé l'Égypte et l'Asie, la Grèce et tout l'Empire Romain, le Monde ancien et moderne. Quand on a bien vu Rome, on a beaucoup voyagé³². » Régis Debray tire un théorème de ce creuset d'apports : Amérique du Nord, « minimum de diversité dans un maximum d'espace » et Europe, « maximum de diversité dans un minimum d'espace », garant d'« un summum de civilisation³³ », civilisation non mégalomane et en perdition comme la Psyché européenne désavouée par Valéry mais une opportunité de cohabitation, voire de convivance, de « vivre-ensemble » qui fait l'objet d'un projet de loi³⁴, mieux encore, une oreille tendue vers l'appel ensorceleur ou narquois de toutes les sirènes du monde.

- 31 Truman Capote, « Vers l'Europe », dans *Les chiens aboient* [1973], Paris, Gallimard, 1977, p. 142.
- 32 Michel de Montaigne, *Journal du voyage en Italie (Par la Suisse & l'Allemagne) en 1580 & 1581*, éd. M. de Querlon, Paris, Librairie Le Jay, 1774, p. 14.
- 33 Régis Debray, *Éloge des frontières*, Paris, Gallimard, 2010, p. 15-16.
- 34 « Bientôt une loi pour améliorer l'intégration », *L'essentiel*, 29 janvier 2021, p. 8.

Nathalie Roelens

There are many variations of passages of Lorem Ipsum available, but the majority have suffered alteration in some form, by injected humour, or randomised words which don't look even slightly believable. If you are going to use a passage of Lorem Ipsum, you need to be sure there isn't anything embarrassing hidden in the middle of text. All the Lorem Ipsum generators on the Internet tend to repeat predefined chunks as necessary, making this the first true generator on the Internet. It uses a dictionary of over 200 Latin words, combined with a handful of model sentence structures, to generate Lorem Ipsum which looks reasonable. The generated Lorem Ipsum is therefore always free from repetition, injected humour, or non-characteristic words etc.

There are many variations of passages of Lorem Ipsum available, but the majority have suffered alteration in some form, by injected humour, or randomised words which don't look even slightly believable. If you are going to use a passage of Lorem Ipsum, you need to be sure there isn't anything embarrassing hidden in the middle of text. All the Lorem Ipsum generators on the Internet tend to repeat predefined chunks as necessary, making this the first true generator on the Internet. It uses a dictionary of over 200 Latin words, combined with a handful of model sentence structures, to generate Lorem Ipsum which looks reasonable. The generated Lorem Ipsum is therefore always free from repetition, injected humour, or non-characteristic words etc.

26 Paul Valéry, « La Crise de l'esprit », *op. cit.*, p. 996-997.
27 Fernand Braudel, *La Méditerranée* [1977], Paris, Flammarion, 2017, p. 79.
28 Quelques exemples de cette hospitalité culturelle : un film, *Eldorado*, collaboration de trois réalisateurs (Rui Abreu, Thierry Besseling, Loïc Tanson) ; un festival de jazz expérimental, RESET, résidence à Neumünster de huit musiciens originaires de pays différents ; un concept gastronomique, *Cook Mol!*, un livre de recettes préparées par les expatriés au Luxembourg ; un rendez-vous théâtral transfrontalier, *Textes Sans Frontières* ; un prix littéraire, Frontières, parrainé par Léonora Miano ; Esch 2022, ville européenne de la culture.
29 Curzio Malaparte, *La Peau*, *op. cit.*, p. 248.
30 Hermann Hesse, *Le Loup des Steppes* [1927], Paris, Calmann-Lévy, 2004, p. 59-60.